

Réflexion sur la signification des mots au XVIII^e siècle

Gerda Hassler

Pendant le siècle des Lumières, le problème de la signification des mots a donné lieu à des débats qui ont largement contribué à l'évolution d'une réflexion de caractère sémantique. Les résultats de ce débat ont pu servir de base au développement de la linguistique moderne. Avec la mise en évidence de la fonction du langage comme formateur de la pensée, on en est arrivé, au XVIII^e siècle, à une problématisation des relations entre les significations des mots et les choses décrites. Il en résulte que dans les théories linguistiques des Lumières, on a mis en question la position selon laquelle des pensées déjà formées sont exprimées au moyen d'une langue. La spécificité d'une langue comme méthode analytique, dépendant surtout du choix de combinaisons d'idées désignées par des signes particuliers, finit par être considérée comme partie du génie de la langue. L'étude des métaphores ainsi que celle des synonymes apportèrent beaucoup à la connaissance des différences entre les langues et des modifications des significations des mots au cours de l'histoire. Le modèle imposé par la synonymie de Girard ainsi que par l'autorité de l'*Encyclopédie* contribua à la conception d'une *valeur* propre de chaque mot qui est déterminée par l'usage et qui se décrit en l'opposant aux mots voisins. Cette *valeur* contribue à réaliser le *sens* ou les *acceptions* des mots dans le discours. Le fait que le mot *valeur* (et ses équivalents en d'autres langues) a été utilisé comme terme économique ainsi que linguistique au XVIII^e siècle n'implique pas des influences d'une part ou de l'autre. Par contre, les bases cognitives concordantes de la théorie sensualiste du langage ainsi que de certaines théories développées au XVIII^e siècle sur la valeur d'usage, ont contribué à souligner les points communs à leurs objets de connaissance respectifs.

Si la signification des mots a préoccupé les hommes depuis des siècles, la date de naissance d'une "science" dite *sémantique* est souvent vue dans l'initiative de Michel Bréal qui considérait le sens, au même titre que les formes sonores, comme une composante spécifiquement linguistique (Tamba-Mecz 1988: 3). Ce n'est pas au sens technique d'une discipline linguistique ayant pour objet la description des significations propres aux langues qu'on peut parler d'une *sémantique* ou de *théories sémantiques* au XVIII^e siècle. Mais il s'agit de reconnaître que le problème de la nature des significations a toujours suscité un intérêt philosophique et que ce sont des besoins pratiques qui ont conduit à des tentatives de description des mots, par exemple dans des dictionnaires. Le XVIII^e siècle est une des époques où convergent cet intérêt philosophique et ces besoins pratiques.

1. Conception de la signification dans la Logique de Port-Royal.

Déjà, la conception aristotélicienne des signes linguistiques, qui dans les théories ultérieures, est en accord avec la question de l'arbitraire des signes linguistiques, ne s'intéresse pas seulement à la relation entre le son et la chose décrite, mais aussi à la capacité des signes à posséder une fonction sémantique (Coseriu 1968: 87-89). Pour les modistes du Moyen Âge, un son (*vox*) devient mot par sa fonction dénomminative (*ratio significandi*). Le signe consistant en deux côtés, on lui attribue une *significatum* et un *quod significatur*: *signum, vel significans* (Thomas de Erfurt, Grammatica speculativa, I, Paragraphe 3), *res designata/vox significans* (Martinus de Dacia).

Au cours des siècles, on est parvenu à différentes interprétations du concept aristotélicien, interprétations qui, d'une part, ont mis au premier plan la relation entre le signe et l'objet et d'autre part, ont supplanté la question du mode de signification par l'approche historique, voire étymologique. Les auteurs de la Logique de Port-Royal (1662), par contre, ont traité le problème du caractère arbitraire des signes dans sa complexité originelle. Ils considèrent les mots non pas comme des signes naturels, mais comme des signes conventionnels (Arnauld/Nicole 1965-67: II, 65), résultant d'une institution traditionnelle. Le fait que l'on puisse aboutir à une convention suppose cependant, selon leur conception, des idées déjà arrêtées pour lesquelles les gens s'entendraient sur une certaine suite de sons à utiliser afin d'identifier ces idées. (Cf. Ricken 1984: 11-76, Hassler 1984a: 9-13, Robinet 1978).

En acceptant cette indépendance des idées par rapport à la langue, thèse qui fait partie des positions de base des théories linguistiques rationalistes et augustiniennes, on prend simultanément position en ce qui concerne l'interprétation de la problématique de la signification. Ce ne sont pas les idées elles-mêmes qui peuvent être arbitraires, mais la correspondance entre une suite de sons déterminée et cette idée. Ainsi, les signifiés des signes linguistiques ne naissent pas d'une dénomination arbitraire par des suites de sons, mais, selon la conception rationaliste, ils existent en tant qu'idées claires et évidentes, indépendamment de leur dénomination.

Pour une étude plus approfondie du contenu des signes linguistiques, Arnauld et Nicole accordent une place privilégiée à la relation entre la *compréhension* et l'*étendue*. L'*étendue*, qui rappelle les *partes subjectivae* médiévales, est définie comme totalité des objets et notions subordonnées qui peuvent être dénommés par un signe donné.

Cependant, ce qui est considéré comme déterminant pour la nature et pour l'identité de la signification d'un mot, ce n'est pas son application à différents objets, mais la compréhension, qui inclut la totalité des traits constitutifs de l'idée désignée. Alors qu'il est possible de réduire tout simplement l'*étendue* d'un mot, le fait de laisser de côté des caractéristiques compréhensives conduit à une perte de l'identité du mot. En supposant que les significations se définissent par leur compréhension, on adopte comme point de référence la langue en tant que produit, et non pas son utilisation dans des actes de

communication individuels. La signification est fixée socialement, ses caractéristiques compréhensives sont déterminées par la convention linguistique, alors que l'*étendue* de la signification dans l'utilisation concrète de la langue dépend de ce que le mot soit utilisé pour une catégorie entière d'objets, ou seulement comme représentant individuel.

Un des problèmes qui s'inscrivent dans le champ de tension entre les signes conventionnels et leur actualisation dans l'utilisation du langage, est posé par la distinction entre la *signification propre* et les *idées accessoires* (Arnauld/Nicole 1965-67: I, 92/93). Les idées accessoires apparaissent en premier lieu de façon individuelle, en fonction de l'utilisation des mots par le sujet parlant, et elles sont un effet de la nature dynamique de la "significance" dans la communication. Grâce à une généralisation et à une utilisation continue, on peut cependant aboutir à ce que, par habitude, des idées accessoires s'attachent à des mots précis. Cette fonction qu'ont les *idées accessoires* de différencier les significations, notamment des synonymes, a d'ailleurs été considérée avec tant d'estime par les auteurs de la Logique de Port-Royal, qu'ils en ont exigé la mention dans les dictionnaires. Ce postulat d'une délimitation réciproque de la valeur des mots ayant une signification proche, a posé les jalons du travail lexicographique aboutissant aux dictionnaires des synonymes du XVIII^e siècle, ainsi que de la réflexion théorique sur la systématique des relations entre les significations des mots.

La conception compréhensive de la nature de la signification ébauchait déjà une problématique de la représentation des signes, si bien que son examen, sous l'aspect de l'extension, a mené à étudier comment la totalité de la signification d'un terme générique se divise en termes subordonnés. L'étude de la question, à savoir jusqu'à quel point certaines paires de mots recouvrent les mêmes espaces de signification ou les mêmes catégories de notions, a conduit, dans la Logique de Port-Royal, à une description d'oppositions sémantiques de différents types qui rappelle la vieille théorie des contraires (Arnauld/Nicole 1965-67: I, 150 et pages suivantes). L'insistance sur les zones de transition et sur le contenu des exemples choisis (*ignorant/savant, vice/vertu, impiété/piété-superstition*), ne représente-t-elle pas une transposition de l'idée de la tolérance pour une théorie sémantique? Il est facile de prévoir que ces questions joueront un rôle encore plus grand au siècle des Lumières.

2. Conséquences de la prise de conscience de l'historicité et du caractère particulier des langues naturelles.

Au cours du dernier tiers du XVII^e siècle, le génie des langues était déjà un thème à la mode dans les ouvrages de grammaire qui comportaient un but normatif. Le modèle dominant de voir les relations entre le langage et la pensée, qui suppose, pour le contenu des signes linguistiques, que tous les hommes aient des idées identiques indépendamment de leur langue, a été en grande partie responsable du fait que cette évolution n'a pas été liée à de plus

amples réflexions sur la spécificité de la structure du vocabulaire des langues naturelles.

Partant de positions sensualistes, Locke, dans son *Essay concerning Human Understanding*, avait déjà étendu le caractère arbitraire des signes non seulement à la relation entre les suites de sons et les idées, mais aussi à la composition des idées désignées. Locke avait expliqué les significations spécifiques des mots dans chaque langue par les différences entre les idées et les besoins communicatifs des peuples (Locke 1894: I, 384; II, 48). Berkeley a adopté la conception Lockienne du caractère arbitraire des signes; il a cependant mis en valeur les relations différentielles et les oppositions entre les signes d'une langue. Selon Berkeley, les mots ne font que désigner un ensemble d'idées individuelles provenant des sensations de l'individu et ils font croire à des abstractions, qui en réalité n'existent pas (Berkeley 1871: I, 90). Leibniz aussi, dans ses *Nouveaux Essais sur l'entendement humain* s'était inspiré de la théorie linguistique de Locke. Il a cependant rejeté catégoriquement son explication de la signification des mots en tant que rassemblement arbitraire d'idées simples. Certes, la forme des mots n'est pas le résultat d'une nécessité naturelle; leurs significations ne sont pourtant pas définies par le hasard, mais déterminées par différents facteurs naturels et sociaux (Leibniz 1962: 278). Les différences de formes que l'on peut observer d'une langue à l'autre ne s'expliquent pas pour Leibniz seulement par leur évolution historique respective, mais elles sont nécessaires, tout comme la multitude des monades, afin que le monde soit vu et décrit d'un maximum de façons différentes.

A la charnière entre le XVII^e et le XVIII^e siècle, l'idée d'une spécificité et du caractère historique de la structure du vocabulaire pour chaque langue est cependant tout aussi observable en dehors de ces questions philosophiques. Ainsi, tout en se situant dans la tradition de la Logique de Port-Royal pour la conception de l'arbitraire du signe (Lamy 1699: 5), Bernard Lamy fait observer la différenciation particulière pour chaque langue de certains champs lexicaux. La dénomination des objets et des phénomènes serait plus ou moins différenciée, selon l'importance accordée par les différents peuples aux diverses choses de la vie. C'est ce qui explique que les Arabes aient plus de trente dénominations pour les chameaux et que les peuples qui s'intéressent particulièrement aux sciences et aux arts, aient un vocabulaire plus riche que les autres.

L'étude des métaphores a aussi beaucoup apporté à la connaissance des différences entre les langues et des modifications au cours de l'histoire des significations des mots. Lamy a traité en détail les différentes espèces de sens figurés, et il en a justifié la nécessité par le fait qu'aucune langue ne peut posséder suffisamment de mots pour exprimer chaque fois toutes les idées sous toutes leurs formes (Lamy 1699: 90). Au fur et à mesure que se sont imposées la reconnaissance des résultats cognitifs provenant des sens et une rhétorique émotionnelle et persuasive, la problématique des métaphores a elle aussi gagné en importance.

Dans le domaine du sens figuré, l'assujettissement des significations linguistiques à des communautés historiques est surtout décrit par Du Marsais dans son ouvrage intitulé *Des Tropes ou des différents sens dans lesquels on peut prendre un même mot dans une même langue* (1730). Dans une digression à propos de l'étude contrastive des métaphores, Du Marsais s'intéresse aux difficultés rencontrées dans la traduction des métaphores lexicales, ainsi qu'aux défauts qu'avaient à cet égard les dictionnaires latin-français de son époque. Alors qu'il est possible de trouver pour le sens propre, c'est à dire la signification originelle d'un mot, une équivalence dans une autre langue, il n'est pas toujours possible, dans une traduction, de rendre tous les sens figurés que recouvrent les mots du texte original. Dans les dictionnaires, les indications favorisaient au contraire l'idée reçue selon laquelle il y aurait des correspondances d'une langue à l'autre, pour le sens figuré des mots. C'est avec ironie que Du Marsais prévoit une conséquence possible de cette procédure. Elle pourrait même mener à la constatation absurde que le mot latin *aqua* signifiait *le feu* en français, seulement parce que le cri d'alarme en cas d'incendie était *aquas, aquas* dans une langue, et *au feu* dans l'autre (Du Marsais 1797: III, 46; cf. Jörn Albrecht 1981). Ainsi, Du Marsais reconnaît clairement qu'à partir d'une même référence dans l'utilisation des signes, on ne peut pas conclure à l'identité des significations des signes isolés dans deux langues différentes.

3. Les signes considérés comme unités d'un système.

3.1. Influencé par Locke, Condillac a développé dans son *Essai sur l'origine des connaissances humaines* (1746) une théorie sensualiste cohérente du développement de la pensée, dans laquelle il attribue une place centrale à la notion d'arbitraire du signe. Afin de mettre en relief l'aspect génétique de sa notion d'arbitraire, Condillac utilise la dénomination de *signes d'institution* à la place de *signes arbitraires*, et dans sa *Grammaire* (1775), il met en avant le terme de *signes artificiels*, parce qu'avec le mot *arbitraire* on donne trop l'impression que le choix du signe utilisé est sans fondement et uniquement dépendant de l'humeur de celui qui l'emploie. Les signes du langage humain se seraient plutôt formés au cours d'un long processus d'interactions avec l'activité cognitive des hommes. Les lois sur la combinaison des idées et sur leur expression par des signes qui ont résulté de ce processus, ont un caractère obligatoire pour celui qui parle, et elles déterminent le génie de la langue.

La spécificité d'une langue comme méthode analytique, dépendant surtout du choix de combinaisons d'idées dénommées par des signes particuliers, fait partie de ce génie de la langue. Ceci est valable pour les idées accessoires déjà mentionnées, qui sont fixées, au moment de la stabilisation d'une langue, en fonction de l'estimation de la communauté linguistique concernée. Mais pour Condillac, les différences dans la structure du vocabulaire sont encore plus importantes que cela. Nos notions ne sauraient être déterminées clairement avant d'avoir trouvé les signes adéquats qui permettent de les fixer et qui ensuite demeurent disponibles pour des processus ultérieurs de la pensée. La

formation d'idées complexes serait dans ce processus, liée de façon absolue à l'existence des signes institutionnels (Condillac 1947-51: I, 42f). Puisqu'il n'existe pas d'appui extra-linguistique pour réunir les idées sous une dénomination commune, il n'existe pas non plus d'unanimité entre les différentes langues pour la formation de notions complexes, qui, de leur côté deviennent une condition pour la classification des choses et des phénomènes (Condillac 1947-51: I, 88-91).

Si Condillac suppose arbitraires le signe linguistique et la notion qu'il décrit, il reconnaît cependant une sorte de motivation à l'intérieur du système, qui détermine la valeur des mots dans un champ lexical et qui est en relation étroite avec l'effet de l'analogie dans le système linguistique. De l'hypothèse sensualiste sur l'apparition, l'utilisation et le développement des signes artificiels, il s'ensuit, chez Condillac, l'idée que les mots ne sont porteurs de significations qu'en raison de leurs interdépendances.

L'utilisation de signes, et l'apparition de nouveaux signes sont réglées par l'analogie qui agit comme référence à d'autres signes et à des modèles déjà connus de combinaisons. Par analogie, Condillac entend des relations à l'intérieur d'un système dans une langue, qui sont aussi valables comme modèles pour la création de nouveaux moyens linguistiques (Condillac 1947-51: I, 103; cf. Ricken 1983: 501/2). Selon Condillac, le système d'une langue est d'autant plus parfait qu'il est dominé par l'analogie (Condillac 1947-51: II, 400). Le degré d'analogie, lui, dépend du degré d'expression du génie de la langue. Les unités linguistiques peuvent ainsi être d'autant mieux déterminées par le système linguistique, que l'individualité et l'historicité de la langue sont développées.

Selon Condillac, la meilleure méthode pour appréhender et décrire le système linguistique, c'est l'observation de soi-même et de son comportement linguistique, car chaque personne possède en elle le système du langage: "Le système du langage est dans chaque homme qui sait parler" (Condillac 1947-51: I, 443). Le système du langage est ici déjà considéré comme une condition pour la capacité de s'exprimer.¹

3.2. Sans être parvenus, comme Du Marsais ou Condillac, à une conception du système de la langue dans sa relation à l'activité linguistique des sujets parlants, d'autres auteurs du XVIII^e siècle ont aussi attiré l'attention sur la cohésion du système et les relations à l'intérieur de la langue. Ce n'est pas par hasard que l'on retrouve cette tendance surtout dans le domaine de l'étude des synonymes, un thème de discussion très actuel pendant le siècle des Lumières. À côté de l'intérêt théorique qui a été voué aux synonymes considérés comme des manifestations sémantiques relativement simples du système du langage, ce sont surtout des besoins pratiques qui ont conduit à l'examen de ce phénomène. À l'opposé des siècles précédents, l'approche de la synonymie aux XVII^e et XVIII^e siècles s'occupa moins de la possibilité d'utiliser les synonymes

ayant seulement une forme extérieure différente pour un sens équivalent. Elle s'attacha au contraire à la différenciation et à la définition précise des significations de chaque mot comme condition pour une utilisation juste de ceux-ci.

En ce qui concerne la langue française, l'ouvrage le plus connu et le plus influent du XVIII^e siècle sur la synonymie a été écrit par Gabriel Girard en 1718, et publié sous le titre suivant: *La justesse de la langue française, ou les différentes significations des mots qui passent pour synonymes*, et en 1736 la version remaniée portait le titre de *Synonymes français, leurs significations et le choix qu'il faut en faire pour parler avec justesse*. Les ouvrages de Girard s'inscrivent dans un immense mouvement social qui favorise la synonymie de choix contre la synonymie d'interprétation (cf. Auroux 1984: 95).

Le but esthétique que se propose la *justesse de la parole* est une radicalisation de la doctrine du *verbum proprium* apparue pendant l'Antiquité. Cette théorie, remaniée et imprégnée par la conception linguistique du XVII^e siècle, fournit les bases de la synonymie du XVIII^e (cf. Gauger 1973). En ce qui concerne le vocabulaire, la doctrine de la *justesse de la parole* développe l'idée qu'à chaque signe linguistique correspond une signification bien précise et invariable dont la mise en évidence fait partie du rôle de la synonymie.

Comme condition pour la détermination de cette signification, Girard explique de façon explicite que les langues sont des systèmes, bien que leur origine et leur évolution ne suivent pas les règles raisonnées d'un système (Girard 1747: 246). Cette conception de la langue en tant que système représente le cadre dans lequel se situent les réflexions de Girard sur la *valeur* des mots qu'il considère comme signification juste et conforme à l'usage cultivé de la langue. La valeur des mots consiste en la représentation des idées que l'usage leur a attaché. Elle est ainsi déterminée par une convention sociale ou par une décision individuelle explicite (Girard 1747: 4). S'opposant à une synonymie d'équivalence ou d'interprétation, Girard accorde une place centrale aux différences dans leur *valeur*. Selon sa conception, les synonymes sont des mots qui expriment une même idée, mais qui se différencient les uns des autres, par les *idées accessoires* (Girard 1718: 26/27). En raison des idées accessoires, chaque synonyme a son caractère propre et particulier qui conditionne la nécessité d'un choix du bon synonyme dans une situation particulière au discours. Mais ceci n'implique pas que la multiplicité des mots soit un signe de richesse pour une langue. Une véritable richesse du vocabulaire s'exprime dans la capacité, plus ou moins grande pour chaque langue, d'exprimer les nuances entre les significations, la précision, la synthèse et la simplicité des idées. Dans le système sur la *différence des synonymes* de Girard, ce ne sont que les *valeurs* des mots qui comptent et qui peuvent être décrites à l'aide de leurs relations avec les mots de signification voisine.

Lorsque Girard décrit la valeur spécifique d'un mot par sa place dans le champ lexical et par ses relations aux autres mots, il considère cette valeur comme une propriété potentielle et indépendante du contexte qui contribue à réaliser le sens du mot dans une utilisation concrète (Girard 1770: 102). Pour

¹ Pour les parallèles déjà nombreux qui ont été établis entre Condillac et Saussure, voir Argenot 1971, Auroux 1985, Hassler 1984b, Swiggers 1981 et 1982.

caractériser les valeurs des mots, Girard part cependant moins de leur utilisation dans des énoncés que de la détermination de leur contenu à l'intérieur du système.

Dans certains cas, la description des synonymes prend une forme compliquée. Ainsi, la signification commune constitutive d'un champ lexical peut être exprimée par un mot de grande étendue. Les mots peuvent se différencier par leur extension et par leur compréhension, présenter des incompatibilités sémantiques différentes, ou se prêter à des oppositions spécifiques. Les formes lexicales décrites comme synonymes au XVIII^e siècle dépassent largement les structures auxquelles on applique aujourd'hui ce terme, et elles englobent des champs lexicaux entiers avec leurs relations internes.

Le procédé que propose Girard pour la différenciation des synonymes, suppose que l'usage de la langue réalise un partage géométrique des significations et construit ainsi un système cohérent. Par exemple, les deux colonnes des synonymes sous la rubrique *esprit* apparaissent comme un système symétrique parfait d'antonymes:

esprit	bêtise	entendement	imbécillité
raison	folie	conception	stupidité
bon sens	sottise	intelligence	incapacité
jugement	étourderie	génie	ineptie

Il est évident que ce système ne décrit que très incomplètement la réalité linguistique, vue l'existence d'un nombre plus important d'éléments du vocabulaire exprimant des appréciations négatives des capacités intellectuelles (cf. Gauger 1973: 42). L'ouvrage de Girard a eu un succès retentissant au XVIII^e siècle. Il apparaît lors de plusieurs éditions dans la version complétée de Beauzée et il a inspiré à Voltaire, Duclos, Jaucourt, d'Alembert et Rivarol, entre autres, des réflexions sur les synonymes. En s'appuyant sur Girard, Du Marsais en a appliqué les idées de base au latin (Du Marsais 1797: III, 255-262). Condillac, se référant également à maintes reprises à Girard dans son *Dictionnaire des synonymes*. Cependant, il simplifie une série d'explications et il donne une importance plus grande à l'interdépendance de la polysémie et de la synonymie.

Le modèle imposé par la synonymie de Girard et ses successeurs a été appréciée même au-delà des frontières françaises. Ignacio Luzán (1751: 62/63) par exemple, a demandé l'utilisation de sa méthode pour d'autres langues et en particulier pour l'espagnol. Ce projet fut exécuté dès 1756, par Manuel Dendo y Avila dans un *Ensayo de los sinónimos* qui se distinguait ainsi de la tendance à l'époque largement répandue en Espagne (cf. aussi Martínez Marina 1805: 57, Vargas Ponce 1793: 17): il n'accordait pas une place centrale à la simple quantité des synonymes, mais aux différences entre ceux-ci.

Ce procédé était déjà fondé théoriquement par le concept de l'*abundancia* (abundancia) de Mayans y Siscar (1737: I, 2/3) conçu comme la capacité que doit posséder une langue à décrire toutes les idées à l'aide de mots précis et différenciés. Plus tard, dans l'*Enciclopedia metódica* (1788: 46-53), on pouvait

aussi lire sous la rubrique *abundancia* la polémique détaillée à propos de la synonymie de Girard et Beauzée, ainsi qu'une référence à la tradition espagnole dans la discussion sur la richesse du vocabulaire comme signe de qualité pour une langue. Une caractéristique remarquable de cette discussion est la volonté d'évoquer l'abondance en synonymes dont dispose la langue espagnole, comme preuve de sa supériorité à d'autres langues.

La conception selon laquelle chaque idée correspondrait à un mot précis et la richesse du vocabulaire d'une langue traduirait une richesse intellectuelle, a été en théorie élaborée par Capmany (1777: 45-50) pour l'espagnol. Dans un chapitre nommé *Significado y valor de las palabras* (signification et valeur des mots) de son ouvrage *Observaciones críticas sobre la excelencia de la lengua castellana* (1776), Capmany définit la valeur des mots comme la totalité des idées qui constituent leur sens propre et figuré. (Capmany dans Garcés 1852: 41). La quantité et la diversité de cette valeur des mots est présentée comme un signe de la richesse (*abundancia*) de la langue espagnole.

Dans la préface de son dictionnaire français-espagnol, Capmany développe des réflexions théoriques sur la comparaison des langues, qui poursuivent quelques idées de l'étude contrastive des tropes de Du Marsais. La spécificité des images dans les expressions idiomatiques confirme pour lui la différence entre la signification du système et celle du discours. Ainsi, l'utilisation en français du mot *aigle* et en espagnol du mot *lince* "lynx" dans les expressions *jeux d'aigle* et *vista de linca* pour désigner un regard aigü, n'autorise pas à conclure à l'identité de la valeur de ces deux mots (Capmany 1805: p. XII). Mais aussi en dehors des utilisations métaphoriques, il faut s'attendre à des différences de valeur entre des mots de deux langues, car la valeur englobe la totalité de toutes les utilisations possibles d'un mot. Ainsi dans les phrases françaises *N. dîne en ville* et *Il est en ville*, le mot *ville* signifie "pas à la maison" et il ne peut être rendu en espagnol par *ciudad*, bien que ce mot fonctionne comme équivalent de *ville* dans la majorité des cas (Capmany 1805, p. XI).

A côté du type de polysémie qui prédomine dans une langue, c'est surtout le degré d'analogie entre les moyens linguistiques qui, dans la théorie linguistique de Capmany, sert de critère de perfection. Ce n'est peut-être pas par hasard que, peu de temps après la Révolution française, Capmany évoque l'exemple des mots désignant le "moine" en français et en espagnol. Tandis qu'en français, l'analogie se réduit à la relation avec *moineau*, à laquelle on est parvenu grâce à une métaphore portant sur la couleur, l'espagnol connaît un champ dérivationnel beaucoup plus riche du mot *frayle*: *fraylería*, *fraylada*, *fraylesco*, *fraylano*, *fraylero*, *fraylita*, *enfraylar*, *desenfraylar*.

Poursuivant la voie tracée par Capmany, José López de la Huerta (1830, p. VIII) a développé l'idée que la synonymie ne peut pas concerner toutes les significations d'un mot polysème. Son disciple Jonama avait intégré dans son *Ensayo sobre la distinción de los sinónimos de la lengua castellana*, non seulement le modèle de Girard mais aussi la théorie sensualiste du langage développée par Condillac. Dans la mesure où elle facilite la distinction des idées, la distinction

des synonymes devient partie de la méthode analytique.

On pourrait multiplier les exemples de langues européennes auxquelles le modèle de Girard était appliqué. Pour l'allemand c'est un professeur de philosophie de l'Université de Halle, Johann August Eberhard, qui s'est chargé d'écrire un Essai de synonymie allemande (*Versuch einer allgemeinen deutschen Synonymik*, 6 vol., 1795-1802).

3.3 Dans l'*Encyclopédie* (1751-80) des lumières françaises, on trouve aussi plusieurs articles extraits du dictionnaire des synonymes de Girard avec une référence directe à son auteur (cf. Auroux 1984). Dans les articles de l'*Encyclopédie* qu'il a rédigés lui-même, Diderot part de l'idée qu'à chaque signe linguistique correspond une signification précise et invariable pour une certaine période. En agissant ainsi, il ne va pas seulement dans le sens du goût du public pour lequel les débats sur les différenciations entre les synonymes étaient à la mode, mais il définit l'amélioration et la diffusion du langage comme un devoir primordial des encyclopédistes (*Encyclopédie* 1751-80: tome V, 636). La nécessité de donner des dénominations et des définitions exactes afin d'améliorer l'usage de la langue est soulignée par la constatation que souvent le langage à lui seul suffit pour modifier notre comportement. La conception de Diderot selon laquelle l'inexactitude dans les sciences et le goût dans les beaux-arts sont influencés par la langue, renvoie à l'importance de la description des significations des mots pour répondre aux besoins d'une propagation des Lumières. Dans la méthode de Girard, Diderot trouvait regrettable que pour les mots ayant une signification voisine, il ne décrive justement que ce qui faisait la différence (*Encyclopédie* 1751-80: Tome V, 640). Cette critique s'oppose à la mise en place d'un système rigide de proportions entre les mots qui serait incapable d'expliquer les fonctions significatives de ces derniers. Pour donner de bonnes définitions, il faudrait plutôt énumérer toutes les propriétés essentielles de l'objet qui est représenté par le mot (*Encyclopédie* 1751-80: tome V, 635). Ces caractéristiques essentielles ne peuvent pas être obtenues par une comparaison avec les significations des autres mots ni par des renvois d'un mot à l'autre, mais uniquement par une description de l'activité cognitive des hommes qui s'appuie sur les sensations.

Diderot se rattache à la conception d'une interdépendance des significations entre les mots à tel point qu'il explique comme Condillac l'apparition de notions abstraites par la comparaison et la mise en évidence de points communs entre des significations déjà liées à des mots. Cependant, à la différence de Condillac, Diderot maintient au premier plan la simultanéité de l'acte de pensée (cf. Chouillet 1973, 159ff; Ricken 1964 et 1984: 145-150). Par conséquent, dans le fonds, le problème de la signification des signes linguistiques se repose toujours à nouveau lorsqu'il s'agit d'exprimer la totalité d'une idée par une suite linéaire de mots. Comme Diderot le fait remarquer déjà dans sa *Lettre sur les aveugles*, l'acte de pensée est trop vague et vaste pour pouvoir être représenté par un seul symbole (cf. Diderot 1976: 33).

De là résulte la nécessité de le répartir en signes qui correspondent à la capacité analytique de notre entendement.

Dans la théorie de Diderot, la mise en valeur de la simultanéité de l'acte de pensée a pour conséquence qu'une véritable qualité au niveau de la signification ne peut être dûe qu'à l'énoncé tout entier. Des signes qui n'appartiennent pas au langage oral peuvent aussi prendre part à ce sens de l'énonciation. Lorsque les signes portent une signification extérieure à l'utilisation du langage et qui doit être rendue dans les dictionnaires, alors cette signification est modifiée dans les énoncés concrets par divers facteurs situatifs. C'est une constatation lourde de conséquences pour le travail pratique des encyclopédistes. Parce que la langue est utilisée comme une part des différentes formes d'activités humaines qui peuvent ajouter du sens à l'expression orale, il a été nécessaire de ne pas donner seulement des explications pour les mots et pour les choses, mais de communiquer en même temps le plus d'informations possibles sur la situation du discours: "Dans l'atelier, c'est le moment qui parle, et non l'artiste." (*Encyclopédie* 1751-80: tome I, p. XXXIX, cf. aussi Auroux 1974).

Dans son article sous la rubrique *Encyclopédie*, Diderot distingue une *valeur*, qui est la signification à l'intérieur du système de signes, et une *acception*, qui correspond au sens que les mots ont dans un texte concret. Ces deux qualités sémantiques se trouvent liées mutuellement parce que la *valeur* peut être déduite de l'acception et qu'elle pose en même temps les conditions de sa réalisation. Diderot n'entend pas seulement une prise en considération de la systématisation du lexique lors de la description des significations des mots, mais il exige qu'à chaque fois leur utilisation effective soit illustrée par des exemples de phrases adéquats dans les articles du dictionnaire. Le couple de notions *valeur/acceptions*, permet de commencer à saisir le lien dialectique qui existe entre les hypothèses du système et l'activité linguistique.

Une conception qui reprend les réflexions et la terminologie de Diderot dans une perspective linguistique plus élaborée, peut être reconstruite à partir des articles de l'*Encyclopédie*, rédigés par Nicolas Beauzée. Beauzée, qui reprit en mains l'*Encyclopédie* après la mort de Du Marsais, alors en plein travail au tome 7, fut l'auteur qui rédigea le plus grand nombre d'articles de grammaire dans l'ouvrage. Sur la base de ceux-ci il publia, en 1767, sa *Grammaire Générale*. Le débat le plus large sur la signification se trouve dans l'*Encyclopédie* dans les articles *Grammaire*, *Mot*, *Lexicologie*; Beauzée a rédigé ces articles en les reliant étroitement entre eux et parfois même avec une conformité textuelle. Déjà dans l'article *Grammaire*, Beauzée désigne la part de la grammaire qui traite des mots en dehors de leur relation au discours, par le néologisme *lexicologie*. Le rôle de la *lexicologie* consisterait, à l'opposé de celui du *vocabulaire*, non seulement à cataloguer les mots, mais aussi à étudier leurs *principes raisonnés*, c'est-à-dire rien d'autre que leurs relations à l'intérieur du système. A la matière de la *lexicologie* appartient l'aspect phonétique du mot (le *matériel*), la signification (la *valeur*) et l'étymologie (*l'étymologie*). Le mot *valeur* est compris dans le

sens des définitions du XVIII^e siècle, c'est-à-dire comme la totalité des idées que l'usage a ralliées à un mot. Alors que la *valeur* serait un phénomène du système auquel il faudrait donner une place de premier rang dans les dictionnaires, il considère les *acceptations* exclusivement comme des phénomènes à l'échelle des énoncés.

Si Diderot fait la distinction entre une *valeur* déterminée par l'usage correct de la langue, et des *acceptations* qui se réalisent dans le discours, Beauzée insiste sur un niveau sémantique intermédiaire entre les deux: *le sens*, déjà défini comme "signification d'un discours" par les Dictionnaires de Furetière et de Trévoux. Pour Beauzée, les *acceptations* correspondent à des emplois différents d'un mot dans les énoncés qui peuvent restreindre l'étendue de leurs significations. Tandis que ces *acceptations* ne représentent que des aspects de la *valeur*, le *sens* en est parfois une modification plus considérable, provoquée, par exemple, par l'emploi figuré d'un mot. Le sens peut s'éloigner de la valeur originelle à tel point qu'il devient une nouvelle propriété significative indépendante et systématique qui doit être indiquée dans les dictionnaires. (cf. Article *Sens* de l'Encyclopédie).

Girard avait pris pour base de sa synonymie une langue idéale particulièrement, celle de l'*bonnête homme*. De fait, il s'en suit dans l'Encyclopédie un élargissement sensible de la base sociale des usages de la langue qui sont considérés. Dans l'article *Encyclopédie*, Diderot s'oppose au préjugé qu'avaient les académiciens contre la collaboration des scientifiques aux dictionnaires (Encyclopédie 1751-80: tome V, 635). Des changements profonds dans le secteur des forces productives tout comme dans celui des sciences et des arts ont conduit à un enrichissement considérable du vocabulaire par des termes techniques qui passent rapidement dans le langage courant.

Diderot s'oppose ouvertement à Girard dès lors que le contenu des définitions et des exemples cités ne lui conviennent pas. L'exemple le plus connu pour cela est son article *Bassesse* dans lequel il critique le lien établi par Girard entre les dénominations de l'origine sociale et des critères moraux qui contribuerait à consacrer des préjugés sociaux (cf. Krüger/Stein 1977: 149-152). Dans le cas de la différenciation entre *besoin*, *nécessité*, *indigence*, *paupvreté* et *dette*, que Diderot emprunte à Girard, il laisse de côté des explications moralisantes qui justifient l'inégalité. Ainsi, on ne trouve pas chez lui les phrases de Girard "Travail assidu est le remède contre l'indigence. Si l'on manque d'y avoir recour, elle devient une juste punition de la fainéantise" (Diderot 1976: tome VI, 180).

La nature de la langue en tant qu'ensemble de signes nés au cours d'un processus historique et qui peuvent fonctionner relativement indépendamment par rapport à leur objet de référence, suggère le remplacement des choses par les mots. Déjà dans sa *Lettre sur les aveugles* (1749), Diderot en était arrivé à la constatation d'une relative autonomie de l'utilisation du langage. Dans cet ouvrage, il décrit comment un aveugle peut parler de choses qu'il n'a jamais vues, voire même comment il est capable de donner une définition pertinente du mot "miroir". Cette divergence discutée depuis longtemps entre les mots

et les choses s'exprime nettement chez Diderot lors de la mise en évidence de la contradiction entre la signification d'un mot qui s'est imposée par l'usage et les caractéristiques véritables de la chose nommée. Là, il s'agit de plus qu'une simple différenciation entre les explications des mots et des choses, car Diderot exige l'adéquation de la signification du mot à la connaissance de plus en plus développée de la chose.

3.4. La notion de système du langage a été utilisée par Johann Heinrich Lambert comme base pour une théorie de la signification qu'il expose notamment dans ses ouvrages *Neues Organon oder Gedanken über die Erforschung und Bezeichnung des Wahren und dessen Unterscheidung von Irrthum und Schein* (1764) et *Anlage zur Architectonic oder Theorie des Einfachen und Schein philosophischen und mathematischen Erkenntnis* (1771).

Lambert envisage le langage comme le "magazine général de notre connaissance tout entière" (Lambert 1764: avant propos) dont l'ordre s'appuie sur l'ordre des objets du monde extérieur. Il fait ici une différence nette entre les *Begriffe* (notions) qu'il conçoit comme unifiés de la pensée et les *Bedeutungen* (significations) qui sont toujours liées aux signes. Dans leur fonction cognitive, les hommes opéreraient cependant d'abord avec les signes et leurs significations, avant que les notions réelles leur soient connues (cf. Lambert 1771: tome II, 280). Il en résulte que le langage fournirait à notre entendement une forme précise (Lambert 1764, II, 5).

Dans ce contexte, Lambert suppose la *Bedeutung* (signification) ou la *Geltung* (valeur) d'un mot comme une qualité sémantique apparue historiquement et, à la différence de la notion, liée à une langue donnée: "Un mot vaut ce que l'usage commun de la langue lui a attribué, et il y a peu de barrières à cela car on ne peut pas ordonner quelle signification un mot doit avoir. On doit et on peut le laisser *valoir* aussi longtemps qu'elle représente une notion juste, et on n'est autorisé à la modifier que lorsque la notion est fautive." (Lambert 1764: tome I, 21.-trad. G.H.). Ainsi, les notions modifiées au fur et à mesure des progrès de la connaissance se traduisent aussi peu à peu de nouvelles significations; mais dans un premier temps, la valeur des signes linguistiques est définie par l'usage traditionnel. Cette *Geltung* correspond à la caractéristique sémantique qui en français est déjà généralement comprise sous le mot *valeur*.

Le fait que la pratique du langage qui fixe les significations ne se règle pas en premier lieu sur les connaissances scientifiques, est pour Lambert un aspect du caractère arbitraire des signes linguistiques. Par contre, les mots dérivés, composés ou employés dans un sens figuré seraient "scientifiques" jusqu'à un certain degré parce que leur analogie avec d'autres mots ne pouvait que faciliter des conclusions justes. En cela, un degré élevé d'expression des relations à l'intérieur du système du langage est, pour une langue, un témoignage de sa perfection (cf. Lambert 1764: II, 76). Dans le cas idéal, la "théorie des mots" doit se rapprocher de la "théorie des choses" à tel point qu'il devienne possible de les confondre (Lambert 1764: II, 16 et 75).

Pour caractériser les significations des mots voisins, Lambert ne donne qu'autant de traits distinctifs qu'il est nécessaire pour reconnaître l'objet ou la notion représentés par le mot (Lambert 1771: I, 23). Il s'agit là pour Lambert d'une caractérisation différentielle des significations de chaque mot en utilisant aussi peu de critères que possible. Cet effort constitue un élément de base de son ouvrage "Plan d'une architectonique" (Anlage zur Architectonic) dans lequel il définit les significations en se référant aux 8 notions de base "solidité" (*Solidität*), "existence" (*Existenz*), "durée" (*Dauer*), "étendue" (*Ausdehnung*), "force" (*Kraft*), "mobilité" (*Beweglichkeit*), "unité" (*Einheit*), "identité" (*Identität*), et ainsi il parvient à des descriptions sous forme de tableaux (Lambert 1771: I, 46, 113).

4. Parallélismes entre théorie linguistique et pensée économique.

Déjà au XVIII^e siècle, le mot français *valeur*, ainsi que ses équivalents dans d'autres langues (angl. *value*, esp. *valor*, it. *valore*, all. *Wert* ou *Geltung*), était une dénomination bien répandue pour la signification exacte d'un mot qui correspond à son usage correct. (Cf. Hassler 1984b: 43sv.). L'idée d'une signification potentielle qui se formerait à partir des différentes utilisations d'un mot, et qui en même temps en constituerait la condition n'est ainsi pas exclue, tout en n'étant cependant pas impliquée. En outre, l'élargissement de l'utilisation du mot *valeur* comme terme linguistique français a pu être favorisé par l'influence des ouvrages de grammair de Girard et de Beauzée.

Il reste encore à étudier dans quelle mesure le fait que le mot *valeur* (*Wert*, *valore*, etc...) a été en majorité utilisé comme terme économique ait pu exercer une influence sur le développement de la notion linguistique de valeur au XVIII^e siècle. Il ne s'agit pas seulement des relations réciproques entre deux sèmes d'un lexème, mais des transmissions possibles qui pourraient résulter des points communs entre la linguistique et l'économie.²

La comparaison entre les mots et l'argent, jeu de métaphores connu depuis l'antiquité, a servi pour une formulation imagée d'un problème si discuté au XVIII^e siècle qu'était la confusion entre les mots et les choses. L'ignorance ou le délaissement conscient de la véritable *valeur* des mots provoquerait que l'on prenne les *mots* pour les *notions* et les *notions* pour les *choses* mêmes (Hamann in Gildemeister 1857-75: III, 71). La disparition progressive de la liaison directe entre le mot et les perceptions sensorielles correspondantes ainsi que l'utilisation des pièces de monnaie pour lesquelles ce n'est plus la frappe même qui détermine leur valeur, mais leur fonction courante comme moyen de paie-

² Nous n'avons pas l'intention de traiter ici le problème controversé de l'emprunt possible de la notion de valeur (cf. Auroux 1985, Hassler 1984b, Koerner 1973). Il est évident que Saussure n'avait pas besoin d'emprunter cette notion déjà en usage en linguistique depuis des siècles. Pour le XVIII^e siècle, il nous semble justifié de parler d'un emploi consciemment parallèle dans les deux domaines, qui n'exclut pas des influences mutuelles.

ment. Le fossé qui existe entre les mots et les choses qu'ils décrivent a ainsi été considéré en analogie avec le phénomène de dépréciation de la monnaie; et ces deux thèmes firent partie des questions les plus discutées au XVIII^e siècle.

Pendant la deuxième moitié du XVIII^e siècle, ce ne sont pas seulement les nombres comparaisons entre les signes et l'argent qui se firent remarquer dans les travaux linguistiques et économiques, mais il existe un grand nombre d'auteurs connus qui ont travaillé sur ces deux domaines, même s'ils connurent des succès différents. Ainsi Galiani, l'auteur de l'important ouvrage d'économie *Della moneta* (1750) a publié anonymement en 1779 un traité sur le dialecte napolitain. Turgot qui a le plus profondément développé la théorie des physiocrates et qui a essayé de la mettre en pratique, a traité des problèmes linguistiques, au début de sa carrière. Adam Smith, qui dans son ouvrage *Inquiry into the Nature and Causes of the Wealth of Nations* (1776) a reconnu le travail comme mesure de la valeur d'échange pour tous les produits, a aussi écrit un traité sur l'origine du langage. Condillac a voulu élaborer, justement dans son ouvrage *Le commerce et le gouvernement considérés relativement l'un à l'autre* (1776), un exemple de langue bien faite. En particulier, les bases cognitives concordantes de la théorie sensualiste du langage ainsi que de certaines théories développées au XVIII^e siècle sur la valeur d'usage, ont contribué à souligner des points communs entre les domaines considérés.

Partant d'interprétations des textes d'Aristote et de ses successeurs jusqu'à la scolastique du Moyen Age, quelques philosophes et économistes du XVIII^e siècle ont développé des théories dans lesquelles la valeur des marchandises est considérée en premier lieu comme une valeur d'usage et dépendante du besoin que les hommes en ont. Cette conception de la valeur des choses en se basant sur leur utilité pour la satisfaction des besoins est particulièrement développée dans l'ouvrage de Galiani *Della moneta* (1750), qui est devenu la base des théories sur la valeur d'usage au XVIII^e siècle. Pour sa théorie économique, Galiani s'est apparemment inspiré de la discussion linguistique de son époque. (Cf. Morand 1912; Droixhe 1973-74: 481). Des relations entre la "Question della lingua" et les théories économiques apparaissent chez Beccaria et Cesarotti. Selon Beccaria, la valeur de toute chose provient des besoins humains qui tout d'abord provoquent l'échange des marchandises et parallèlement la communication linguistique (Beccaria 1958: 555 et suivantes). Dans l'évolution du langage, Beccaria distingue trois stades qu'il met en relation avec l'évolution des peuples dans leurs différentes manifestations vitales et ainsi avec le développement économique (Beccaria 1958: 317-322). Dans le premier stade, on trouve plus d'idées concernant les objets réels que de signes exprimant ces idées. En conséquence de la multiplication des signes due à un besoin croissant de communication, apparaît un deuxième stade pour lequel il existe un équilibre entre le langage et la pensée, entre les mots et les idées. Mais au troisième stade, l'utilisation du langage devient de plus en plus fréquente, les mots deviennent tellement indépendants qu'il y a plus de mots que d'idées correspondantes. Tout comme les pièces de monnaie, les signes

linguistiques sont soumis à un processus de dépréciation qui mène à une utilisation sans *valeur* précise.

Dans le contexte de ses études sur la néologie, Cesarotti a constaté que les écrivains devraient agir sur l'évolution du langage et créer de nouveaux termes (*coniar termini nuovi*), s'il y a des raisons fondées, des raisons valables (*ragioni valide*) (Cesarotti 1788: 15). Cependant, ces nouveaux termes doivent respecter l'usage et ne doivent ajouter rien d'artificiel. Avec la différenciation entre la *bellezza intrinseca*, beauté intrinsèque de la langue et la *bellezza convenzionale e fittizia*, beauté conventionnelle et artificielle, Beccaria formule une exigence esthétique linguistique qui s'appuie, dans le choix terminologique (*intrinseca/convenzionale*), sur des conceptions économiques de la valeur. Cesarotti donne simultanément à ces propriétés qui proviennent de l'aptitude naturelle d'un objet à la satisfaction des besoins humains, la priorité par rapport à tout ce qui a été déterminé de façon conventionnelle, et il se met en accord avec les théories de la valeur d'usage quant au refus d'une surévaluation du conventionnalisme.

Déjà en 1749, dans une lettre sur les manipulations financières de Law, Turgot s'était opposé au caractère arbitraire de l'argent (Turgot 1913-23: I, 146). Plus tard, cette position a été renforcée par la théorie physiocrate et elle a été formulée en utilisant le mot *arbitraire*. De même, selon les premiers travaux théoriques linguistiques de Turgot, les signes arbitraires peuvent certes avoir une *signification* (ou un *sens*), mais pas de valeur. Alors que la signification provient de la représentation d'autres objets, c'est-à-dire qu'elle est secondaire, la valeur réside dans la propriété des signes comme capacité à satisfaire les besoins communicatifs que Turgot considère avant tout comme des besoins de dénomination.

D'autre part, l'explication de l'évolution du langage a confronté Turgot à des problèmes qui ne pouvaient plus être résolus par une opposition de l'*arbitraire* et de la *valeur* sans les mettre en relation. Sur la base des réflexions concernant l'analogie et son rôle dans l'évolution du langage, Turgot est parvenu à la constatation qu'il peut y avoir un arbitraire qui sert à fonctionnellement d'un système, c'est-à-dire à son aptitude à la signification des besoins. Ces réflexions sont devenues un facteur général pour le dépassement de l'opposition *arbitraire/valeur* qui s'impose définitivement dans son article inachevé *Valeurs et monnaies* (1769). Dans cet ouvrage, en partant de son analyse de la signification du mot *valeur*, Turgot arrive à la constatation concernant la valeur des marchandises, tout comme les signes linguistiques, qu'il n'y a pas d'unités données par la nature, mais seulement des unités arbitraires et définies par convention (Turgot 1913-23: III, 95).

Les parallélismes entre l'économie politique et la linguistique qui apparaissent au XVIII^e siècle proviennent de communautés partielles de ces deux domaines et purent contribuer à la reconnaissance de la nature sociale du langage. Mais, bien sûr, l'approche linguistique et philosophique du langage comme fait social exige des méthodes beaucoup plus élaborées qu'une simple comparaison avec d'autres institutions sociales.

5. Conclusion.

Dans son Essai de sémantique publié en 1897 et qui porte le sous-titre "science des significations", Michel Bréal se réfère à une théorie du langage qui passe pour être depuis longtemps dépassée par la linguistique officielle: "Nos pères de l'école de Condillac, ces idéologues qui ont servi de cible, pendant cinquante ans, à une certaine critique, étaient plus près de la vérité quand ils disaient, selon leur manière simple et honnête, que les mots sont des signes." (Bréal 1904: 255). Ainsi faisant, Bréal se dresse contre toute conception qui voit le langage comme un organisme dont les lois autonomes seraient à étudier, et il nomme en même temps un des ponts par lesquels des idées linguistiques des Lumières sont arrivées au XIX^e siècle: les idéologues. Il y a de nombreux exemples parmi ceux-ci qui continuent les réflexions sémantiques du XVIII^e. Ainsi, Lancelin explique dans son *Introduction à l'analyse des sciences* (Paris 1801-03: I, 203) comment la plupart des termes généraux et complexes ont une *valeur* variable et indéterminée, et une double *signification*, l'une désignant la somme de nos connaissances actuelles, l'autre la somme totale des connaissances qu'il est possible à l'homme d'acquérir sur chacun des objets. Pour Destutt de Tracy, auteur des *Eléments d'idéologie* (1801-15), l'exactitude des sciences (parmi lesquelles il compte la grammaire aussi bien que l'économie politique) dépend de leur capacité à déterminer les valeurs sur lesquelles elles opèrent.

Lorsque Bréal se réfère aux idéologues, il le fait en toute conscience des progrès que la linguistique a fait entre temps grâce à la méthode historico-comparative. Evidemment les idéologues "avaient tort, ... quand ils rapportaient tout à la raison raisonnante, et quand ils prenaient le latin pour type de tout langage" (Bréal 1904: 255). Toutefois, c'est notamment leur conception du signe qui lui permet d'insérer la sémantique dans les sciences sociales et historiques: "Mais si l'on admet une différence entre les sciences historiques et les sciences naturelles, si l'on considère l'homme comme fournissant la matière d'un chapitre à part dans notre étude de l'univers, le langage, qui est l'oeuvre de l'homme, ne pourra pas rester sur l'autre bord, et la linguistique, par une conséquence nécessaire, fera partie des sciences historiques..." (Bréal 1904: 256). Il ne faut pas oublier, en dehors de cela, qu'au XIX^e siècle, il y avait une tradition de l'étude des synonymes représentée pour le français par Lafaye et qui continuait tout consciemment la méthode de Girard et de ses successeurs au XVIII^e siècle (cf. Auroux 1985, Swiggers 1982).

La distinction entre une *valeur* et une *signification*, déjà présente dans la discussion sur les problèmes sémantiques depuis le XVIII^e siècle, est devenue terminologique dans le Cours de Linguistique Générale de Ferdinand de Saussure: "Faisant partie d'un système, il [le signe] est revêtu, non seulement d'une signification, mais aussi et surtout d'une valeur, et c'est tout autre chose" (Saussure 1967-68: 261). La valeur, tout en étant un élément de la signification, est plus que la contre-partie de l'image auditive. La langue est un système dont tous les termes sont solidaires et où la valeur de l'un ne résulte

que de la présence simultanée des autres (Saussure 1967-68: 259). Il y a plusieurs paradoxes qui résultent de cette opinion, par exemple la définition en fin de compte négative et différentielle des valeurs, fonctionnant en unités positives de la langue, l'explication des valeurs par le fait social qu'est la langue et la possibilité de les décrire dans un jeu d'oppositions pures. Des renvois multiples à des distinctions entre valeurs et signification dans les théories linguistiques antérieures contribuèrent peut-être à ce que Saussure se rende compte de ces paradoxes, qui laissent déjà entrevoir les limites d'une sémantique structurale.

Adresse de l'auteur

Martin-Luther-Universität Halle
Wissenschaftsbereich Romanistik
Gimritzer Damm 299
Halle
4090

English Summary

Comparing recent publications on the history of semantics, the disagreement on the beginning and the periodization of this branch of knowledge is astonishing. Putting a starting-point of semantics may imply an assertion on its subject matter and an indication of the way that should be followed in semantic descriptions. It certainly depends on decisions like these as to whether discussions on the nature of meaning as well as technical procedures of semantic description are included, or not.

When Michel Bréal used the term *semantics (sémantique)* in 1883, he was sure to be at variance with a paradigm in nineteenth century linguistics which considered language as an organism. Rejecting this paradigm, Bréal returned to a point of view which had determined eighteenth century discussions on the role of language in human thought: words are regarded as arbitrary signs, invented to communicate our thoughts. Language is a social institution which has to be explored by appropriate methods, different from the natural sciences which deal with organisms. Bréal was explicit in discussing previous methods in linguistics.

In eighteenth century linguistics languages came to be regarded as methods of thinking. Their special character is determined by *analogy* between the linguistic signs forming a language. In this context authors like Locke or Condillac had suggested the meaning of words should be regarded as an assemblage of several simple ideas which depends on the necessities and point of view of the community of speakers. That means that there is no absolute correspondence between the meanings of two words from different languages.

This theoretical position is complemented by the study of synonyms and metaphors. In his work *Des Tropes ou des différents sens dans lesquels on peut prendre un même mot dans une même langue* (1730), Du Marsais included a dissertation on contrastive study of metaphors in which he criticized the dictionaries of his time. The works of Gabriel Girard on French synonyms (*La justesse de la langue française*, 1718, and *Synonymes français*, 1736) represent a current of reflection, widespread throughout society, which was interested in distinguishing the meaning of neighbouring words.

Girard's method became paradigmatic for the description of synonyms of other languages. In Spain it was followed by López de la Huerta, Jonama and the author of the article *Abundancia* of the *Enciclopedia metódica*, who added important thoughts on the existence of distinct words for all distinct ideas as a criterion of the perfection of a language.

The Encyclopedia of the French Enlightenment contains several articles whose authors deal with problems of semantic theory. In the article *Encyclopédie*, Diderot distinguishes between a value (*valeur*) of words and their concrete meanings (*acceptations*) in discourse. Beauzée, one of the two most important authors of articles on grammar in the *Encyclopédie* adds the sense (*sens*) as an intermediate level which may include more important modifications of the value than simple acceptations do.

The parallel use of the term of *value (valeur, Wert* etc.) in both linguistics and economics seems to be due to a common epistemological basis and to terminological developments which started much earlier and do not indicate influences of economic theories on linguistic thought in the eighteenth century.

- Aarsleff, Hans (1981), "Bréal, la sémantique et Saussure", *Histoire, Épistémologie, Langage*, tome 3, fascicule 2: 115-133.
- Aarsleff, Hans (1982), *From Locke to Saussure. Essays on the Study of Language and Intellectual History*, Minneapolis, University of Minnesota Press.
- Albrecht, Jörn (1981), "Les dictionnaires nous diront que aqua signifie le feu". Du Marsais zum Problem der kontrastiven Metaphorik und Idiomatik", in H. Geckeler, B. Schlieben-Lange, J. Trabant, H. Weydt (eds.), *Logos Semantikos. Studia linguistica in honorem Eugenio Coseriu 1921-1981*, Berlin (West), New York, de Gruyter, Madrid, Gredos: vol. 1, 215-228.
- Albrecht, Jörn (1988), *Europaischer Strukturalismus. Ein forschungsgeschichtlicher Überblick*, Tübingen, Francke Verlag.
- Antal, Laszlo (1972), *Aspekte der Semantik. Zu ihrer Theorie und Geschichte 1662-1969*, Frankfurt/M., Athenäum.
- Argenot, Marc (1971), "Condillac et le Cours de Linguistique générale", *Dialectica* 25: 119-130.
- Arnould, Antoine et Pierre Nicole (1965-67), *L'art de penser. La logique de Port-Royal*. Edité par Bruno Baron von Freytag Löringhoff et Herbert E. Brekle, Stuttgart - Bad Cannstatt, Frommann-Holzboog.
- Auroux, Sylvain (1974), *L'Encyclopédie "grammaire" et "langue" au XVIII^e siècle*, Paris, Mame.
- Auroux, Sylvain (1979), *La sémiotique des encyclopédistes. Essais d'épistémologie historique des sciences du langage*. Paris, Payot.
- Auroux, Sylvain (1984), "D'Alembert et les synonymistes", *Dix-huitième Siècle* 15: 93-108.
- Auroux, Sylvain (1985), "Deux hypothèses sur l'origine de la conception saussurienne de la valeur linguistique", *Travaux de Linguistique et de Littérature édités par le Centre de Philologie et de Littérature Romanes de l'Université de Strasbourg*, 23/1: 295-299.
- Bahner, Werner (1981), "Theoretische und methodologische Aspekte in der Historiographie der Sprachwissenschaft", *Deutsche Zeitschrift für Philosophie*, 29: 1281-1293.
- Beccaria, Cesare (1958), *Opere*, a cura di S. Romagnoli, T. 1, Firenze, Sansoni.
- Berkeley, George (1871), *The Works of George Berkeley*. With Prefaces, Annotations, His Life and Letters, and an Account of his Philosophy by A.C. Fraser, Oxford, Clarendon Press.
- Bierbach, Christine (1982), "La notion de 'valeur' chez Saussure: ses implications idéologiques et quelques éléments d'une critique", in *Ideologia, filosofia e linguistica. Atti del convegno internazionale di studi*, Rende (CS), 15-17 settembre 1978, Roma.
- Bréal, Michel (1904), *Essai de sémantique (science des significations)*, 3^e édition, Paris, Hachette.
- Capmany y de Montpalau, Antonio de (1777), *Filosofía de la eloquencia*, Madrid.
- Capmany y de Montpalau, Antonio de (1805), *Nuevo diccionario francés-español*, Madrid, Sancha.

- Cesarotti, Melchiorre (1788), *Saggio sopra la lingua Italiana*. Seconda edizione, accresciuta di un ragionamento dell'autore spedito all'Arcadia sopra la filosofia del gusto, Vicenza.
- Chervel, André (1979), "Le débat sur l'arbitraire du signe au XIX^e siècle", *Romantisme. Revue du Dix-neuvième siècle*, 25-26, 9: 3-33.
- Chouillet, Jacques (1973), *La formation des idées esthétiques de Diderot*, 1745-63, Paris.
- Christmann, Hans Helmut (1972), "Saussure und die Tradition der Sprachwissenschaft", *Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Literaturen*, Braunschweig, 123, T.208: 241-255.
- Condillac, Etienne Bonnot de (1947-51), *Oeuvres philosophiques de Condillac*, 3 vol., Paris, Presses Universitaires de France.
- Coseriu, Eugenio (1968), "L'arbitraire du signe. Zur Spätgeschichte eines aristotelischen Begriffes", *Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Literaturen*, Braunschweig, 119, T.204: 81-112.
- De Mauro, Tullio (1969), *Une introduction à la sémantique*. Traduit de l'italien par Louis-Jean Calver, Paris, Payot.
- Diderot, Denis (1976), *Oeuvres complètes*, T.IV, Paris, Hermann.
- Droixhe, Daniel (1973-74), *La genèse de la linguistique scientifique de 1650 à 1800. Dogme, grammaire générale et bistoire*, Thèse, Liège.
- Du Marsais, César Chesneau de (1797), *Oeuvres*, 7 vol., Paris, Pougin.
- Eberhard, Johann August (1814), *Synonymisches Wörterbuch der deutschen Sprache*, Berlin, Nauck.
- Enciclopedia metódica* (1788), *Diccionario de gramática y literatura traducido del francés al castellano, ilustrado y aumentado* por el R.P. Luis Minguez de S. Fernando. Madrid, Sancha.
- Encyclopédie* (1751-80), *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers, par une société des gens de lettres, mis en ordre et publié par Diderot, et, quant à la partie mathématique, par d'Alembert*, Paris.
- Garcés, Gregorio (1852), *Fundamento del vigor y elegancia de la lengua castellana*. Preceden a esta obra las Observaciones críticas sobre la excelencia de la lengua castellana, por A. Capmany, Madrid, Rivadeneyra.
- Gauger, Hans-Martin (1973), *Die Anfänge der Synonymik: Girard (1718) und Roubaud (1785). Ein Beitrag zur Geschichte der lexikalischen Semantik*, Tübingen, Narr.
- Gildemeister, C.H. (1857-75), *Johann Georg Hamann's, des Magus in Norden, Leben und Schriften*, Gotha.
- Girard, Gabriel (1718), *De la justesse de la langue française*, Paris.
- Girard, Gabriel (1747), *Les vrais principes de la langue française, ou la parole réduite en méthode, conformément aux loix de l'usage*, Amsterdam, Wetstein.
- Girard, Gabriel (1770), *Synonymes français, leurs différentes significations, et le choix qu'il en faut faire pour parler avec justesse*. Nouvelle édition considérablement augmentée et mise dans un nouvel ordre per M. Beauzée, Amsterdam, Wetstein.
- Harris, James (1972), *Hermès ou recherches philosophiques sur la grammaire universelle*. Traduction et remarques par François Thurot (1796). Édition, introduction et notes par André Joly, Genève, Paris, Droz.
- Hassler, Gerda (1984a), *Sprachtheorien der Aufklärung zur Rolle der Sprache im Erkenntnisprozess*, Berlin, Akademie-Verlag.
- Hassler, Gerda (1984b), *Zur Entwicklung des semantischen Wertbegriffs in Sprachtheorien vom 18. bis zum 20. Jahrhundert*. Thèse Halle.
- Jonama, D.S. (1806), *Ensayo sobre la distinción de los sinónimos de la lengua castellana*,

- Madrid, Imprenta Real 1806.
- Koerner, E.F.K. (1973), *Ferdinand de Saussure. Origin and Development of his Linguistic Thought in Western Studies of Language*, Braunschweig, Vieweg.
- Krüger, Dagobert/Barbara Stein (1977), "Gesellschaftsbild und Lexikographie. Das Dictionnaire de l'Académie im Vergleich mit Diderots Encyclopédie und der Encyclopédie des gens du monde", *Beiträge zur Romanischen Philologie*, 16: 149-152.
- Lafaye, M. (1858), *Dictionnaire des synonymes de la langue française*, Paris, Hachette.
- Lambert, Johann Heinrich (1764), *Neues Organon, oder Gedanken über die Erforschung und Rezeichnung des Wahren und dessen Unterscheidung von Irrtum und Schein*, Leipzig.
- Lambert, Johann Heinrich (1771), *Anlage zur Architectonic oder Theorie des Einfachen und des Ersten in der philosophischen und mathematischen Erkenntnis*, Riga, Hartknoch.
- Lamy, Bernard (1699), *La Rhétorique ou l'art de parler*. Quatrième Edition, revue & augmentée d'un tiers, Amsterdam, Paul Marret.
- Lancelin, P.F. (1801-03), *Introduction à l'analyse des sciences*, Paris, Bossance, Masson et Besson.
- Leibniz, Gottfried Wilhelm (1962), *Philosophische Schriften*, hrsg. von der Leibniz-Forschungsstelle der Universität Münster, T.6: Nouveaux Essais sur l'entendement humain, Berlin, Akademie-Verlag.
- Locke, John (1894), *An Essay concerning Human Understanding*, Oxford, Clarendon Press.
- López de la Huerta, José et Nicasio Alvarez de Cienfuegos (1830), *Sinonimos castellanos*, Madrid, Imprenta Real.
- Luzán, Ignacio (1751), *Memorias literarias de Paris*, Madrid.
- Martínez Marina, Francisco (1805), "Ensayo histórico-crítico sobre el origen y progresos de las lenguas: señaladamente del Romance castellano", *Memorias de la Real Academia de la Historia*, Madrid.
- Mayans y Siscar, Gregorio (1737), *Orígenes de la lengua española*, compuestos por varios autores, recogidos por Don Gregorio Mayans y Siscar, 2 vol., Madrid, Juan de Zuñiga.
- Mayans y Siscar, Gregorio (1757), *Rhetorica*, Valencia, Geronimo Conejos.
- Morand, Emile (1912), *La théorie psychologique de la valeur jusqu'en 1776*, Thèse, Bordeaux.
- Ricken, Ulrich (1964), "Condillacs liaison des idées und die Clarté des Französischen", *Die Neueren Sprachen*, 12: 552-567.
- Ricken, Ulrich (1983), "Les mots et les choses. Eine historische Problemstellung zum Verhältnis von Sprachzeichen und Erkenntnis", *Zeitschrift für Phonetik, Sprachwissenschaft und Kommunikationsforschung*, 36: 495-506.
- Ricken, Ulrich (1984), *Sprache, Anthropologie, Philosophie in der französischen Aufklärung*, Berlin, Akademie-Verlag.
- Rijk, L.M. (1970), "Die Bedeutungslehre der Logik im 13. Jahrhundert und ihr Gegenstück in der metaphysischen Spekulation", *Mixellanea Mediaevalia* 7.
- Robinet, André (1978), *Le langage à l'âge classique*, Paris, Klincksieck.
- Saussure, Ferdinand de (1983), *Cours de linguistique générale*. Edition critique par Tullio De Mauro, Paris, Payot.
- Schlieben-Lange, Brigitte (Hrsg.) (1981), *Sprache und Literatur in der Französischen Revolution*. = *Zeitschrift für Literaturwissenschaft und Linguistik*, 11/1981, Cahier 41.
- Schlieben-Lange, Brigitte et al. (ed.) (1989), *Europäische Sprachwissenschaft um 1800. Methodologische und historiographische Beiträge zum Umkreis der "idéologie"*, Band 1, Münster: Nodus.
- Swiggers, Pierre (1981), "Sur l'histoire du terme 'valeur' en linguistique", *Revue Roumaine de Linguistique*, 26, 145-150.
- Swiggers, Pierre (1982), "De Girard à Saussure: Sur l'histoire du terme 'valeur' en linguistique", *Travaux de linguistique et de littérature, édités par le centre de philologie et de littérature romanes de l'Université de Strasbourg*, 20/1 (Linguistique, Philologie, Stylistique): 325-331.
- Tamba-Mecz, Irène (1988), *La sémantique*, Paris: Presses Universitaires. (Que sais-je 655).
- Turgot, Anne Robert Jacques (1913-23), *Oeuvres*, ed. par G. Schelle, Paris, Alcan.
- Vargas Ponce, José de (1793), *Declamación contra los abusos introducidos en el Castellano*, presentada y no premiada en la Academia Española, año de 1791. Madrid, Ibarra.
- Wunderli, Peter (1981), *Saussure-Studien. Exegetische und wissenschaftsgeschichtliche Untersuchungen zum Werke von F. de Saussure*, Tübingen, Narr.